

LA VÉRITABLE LIBÉRATION...

L'une des principales objections qui nous est opposée lorsque nous développons nos théories, est de savoir comment elles pourront s'inscrire dans le contexte social, satisfaire aux exigences de la planète, faire fonctionner les rouages multiples de la société moderne, administrer ses organismes de production et de répartition.

Nous pouvons répondre en gros que la bonne marche de la production peut être assurée par les producteurs eux-mêmes (ce qui devrait être le rôle des syndicats) et que la répartition peut être gérée par les coordonnateurs sur la base de la commune, avec organisme de liaison à l'échelle régionale, nationale et mondiale.

L'on peut ajouter qu'à l'inverse du système dans lequel nous vivons, où la consommation est basée sur la production, nous voulons établir un système où la production se réglerait sur les besoins réels des hommes. Ceci pose précisément la question de ces besoins et de qu'ils sont.

Il est bien évident qu'il ne saurait être question pour notre civilisation de retourner à l'âge des cavernes, de refuser les progrès techniques qui allègent l'homme dans ses tâches les plus pénibles; il est juste de reconnaître les bienfaits que la science a apporté au cours des siècles en affranchissant le travailleur de bien des servitudes.

Mais il serait non moins stupide d'accepter les yeux fermés toutes les contingences dont la société nous encombre et qui, sous l'étiquette de science, ne visent qu'à satisfaire le profit des uns et maintenir les autres dans des servitudes de travail.

Nos aînés, lorsqu'ils rêvaient d'émancipation et revendiquaient les huit heures, avaient établi l'horaire suivant: huit heures de travail; huit heures de repos; huit heures de loisirs, et cette dernière tranche était, dans leur esprit, la possibilité pour les masses de lire, s'instruire, voyager, visiter les musées, fréquenter les théâtres, suivre les cours, hanter les lieux de discussion et les conférences.

Depuis lors, la classe ouvrière a obtenu les quarante heures et les congés payés, son standing de vie s'est amélioré. Il importerait de savoir ce qu'est devenue cette tranche de loisirs dont parlaient nos pères?

La vérité c'est que dans le même temps où le capitalisme et l'étatisme lâchaient des avantages aux travailleurs, ils implantaient dans cette classe ouvrière des besoins dont celle-ci allait être l'esclave.

A grand renfort de publicité on allait présenter comme indispensables à la vie quotidienne, mille surcharges inutiles sous lesquelles le peuple allait ployer.

L'objectif était double: faire du producteur le consommateur de nouvelles industries, deuxièmement détourner son esprit de tous les problèmes réels en accaparant son corps et sa pensée.

Ainsi le snobisme jusqu'alors privilège des classes aisées allait porter ses ravages sur l'ensemble des travailleurs.

Le sport est la principale réussite de cet accaparement physique sur l'homme. S'il est normal que celui-ci cultive ses muscles comme son intelligence, si l'on ne peut qu'applaudir à la construction des stades et des piscines, que penser de ce troupeau n'ayant pour but que le grossissement des biceps, l'hécatombe des records et n'ayant pour lecture que cette littérature (?) sportive où les superlatifs le disputent aux fautes de syntaxe.

Ajoutons qu'aux manifestations sportives précèdent et suivent les hymnes nationaux, et que c'est à Joinville que se tient le Temple militaro-sportif d'où sortent les champions.

Dans la domaine de l'accaparement de l'esprit c'est pire encore; la mode crée et détruit, décide de ce qui se portera et ne se portera plus, de ce qui se consomme et de ce qui ne se consomme pas. Et le peuple, cheptel docile, accomplit demi-tour sur demi-tour aux injonctions des bateleurs qui déclarent qu'il faut bien vivre avec son temps et qu'on ne peut pas faire obstacle au progrès.

Au nom de ce progrès on vendra ses meubles en acajou pour acheter du bois blanc, au nom de ce progrès toute une industrie qui pourrait s'amenuiser, continuera à asservir un nombre immense de travailleurs.

Faut-il parier là aussi des productions qui gravitent autour de cette fabrique du goût (?) de nos contemporains, toute cette presse insidieusement publicitaire, prudemment cochonne, insipide jusqu'à la nausée, niaise jusqu'au vomissement, et dont s'abreuve une populace avide de connaître, entre deux réclames infailibles pour faire disparaître les poils superflus ou retrouver à soixante ans l'éclat de sa jeunesse, le dénouement des amours de telle putain du pouvoir ou du cinéma (mâles ou femelles).

Il faut aussi parler du développement pris par les administrations privées ou d'Etat, le nombre de personnes qu'elles mobilisent, les services qu'elles multiplient, les statistiques (vaines le plus souvent) auxquelles elles se livrent, les contrôles inutiles auxquels elles recourent.

Il faut parler enfin des entreprises authentiquement scientifiques dont les efforts sont imprévisibles et dont la poursuite des recherches est un danger.

Servons la science, clame-t-on de toute part!

Non! Servons-nous de la science!

Je ne crois pas à la science en tant qu'entité métaphysique et je me refuse à considérer comme un progrès pour l'espèce humaine l'invention qui peut anéantir cette espèce.

La science n'est qu'une des manifestations de l'intelligence de l'homme et elle cesse d'être elle-même lorsqu'elle dessert celui-ci au lieu de le servir.

Hors de cette conception elle n'apparaît plus que comme une religion qui, comme toutes les religions, réclame son contingent de sacrifices et se montre sans rapport avec la vie.

CONCLUSION:

Pour revenir au point de départ de cette étude, je n'hésite pas à dire qu'il serait démentiel et contraire à nos principes mêmes, de continuer dans un monde futur à administrer et faire vivre nombre d'industrie et d'organismes de toutes sortes, qui ne correspondent à aucun besoin réel et qui constituent une entrave à la libération de l'homme.

Si celui-ci veut s'affranchir de la tyrannie du travail forcé, il faut qu'il sache limiter ses désirs ou plutôt ne satisfaire que ses propres désirs, au lieu de poursuivre dans une vaine agitation ceux dont on s'efforce de le doter.

Il serait absurde de céder au chantage du progrès et de la science (d'un progrès qui n'en est pas un et d'une science qu'on met à toutes les sauces) pour poursuivre tout ce qui n'est pas réclamé impérieusement par les besoins mêmes de l'individu.

Sans faire montre d'un optimisme délirant on peut avancer sans crainte que la disparition d'un système de profit verrait dépérir presque instantanément toutes les séquelles qui l'accompagnent, et que l'homme étant socialement libre aspirerait dans tous les autres domaines à une entière liberté, qu'il refuserait ce débordement de la pensée et des concepts d'autrui dans sa propre vie et qu'il rejetterait comme un fardeau inutile nombre des actuelles suggestions de notre société.

Ceci ne serait pas sans simplifier sérieusement le problème de l'organisation d'un monde établi sur de nouvelles bases.

Maurice LAISANT.